

Le festival Présence autochtone Une manifestation de la diversité de la culture des Premières Nations au coeur de Montréal

Pierre Barrette

Numéro 132, juin-juillet 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2007). Le festival Présence autochtone : une manifestation de la diversité de la culture des Premières Nations au coeur de Montréal. *24 images*, (132), 38-39.



Le festival Présence autochtone Une manifestation de la diversité de la culture des Premières Nations au cœur de Montréal

par Pierre Barrette

Imbé Gikegu - The Scent of the Pequi Fruit de Takuma et Marica Kuikoro

Pour qui s'intéresse *a priori* davantage au cinéma qu'à la diversité de la culture autochtone, l'idée d'un festival consacré aux manifestations de la culture des Premières Nations par des expositions, des films et des activités littéraires peut paraître étonnante. Si nous connaissons tous, même superficiellement, certaines formes d'expression artistique issues de ces cultures – la sculpture inuite, les danses ou l'artisanat amérindiens, par exemple – nous ne pensons certes pas d'emblée que le cinéma fait partie du paysage culturel des Premières Nations américaines au point que le festival Présence autochtone puisse recevoir bon an mal an au-delà de trois cents propositions de films originaux, en provenance des trois Amériques et qui concernent spécifiquement bon nombre de thèmes liés à la vie et à l'histoire des communautés des premiers habitants de ce pays. C'est pourtant le cas, et encore cette année, cette importante manifestation se tiendra à Montréal du 10 au 21 juin, sous la direction artistique et le généreux patronage d'André Dudemaine, qui, en collaboration avec son équipe, propose une sélection de films accompagnés d'une gamme très large d'autres activités : expositions, ateliers, conférences. Plusieurs prix seront remis à la fin du festival, pour souligner la qualité d'une production souvent difficilement accessible en dehors de certains circuits parallèles, mais qui atteste par ailleurs la volonté des gens de Présence autochtone de dépasser leur rôle de diffuseur pour devenir de véritables agents de reconnaissance de leur culture.

Panser les plaies...

Historiquement, précise André Dudemaine, les films présentés au festival – qui, incidemment, existe depuis 17 ans – faisaient surtout état des plaies sociales affectant les individus et les communautés autochtones et tentaient d'y proposer des remèdes, notamment par la revendication de droits ou en proposant une relecture de l'histoire adoptant un point de vue différent de celui des Blancs. Même si la production s'est beaucoup diversifiée dans les dernières années – on présente aujourd'hui aussi bien des documentaires que des films d'animation, des courts et longs métrages de fiction, même des films humoristiques –, notamment sous l'impulsion au Canada de

la chaîne de télévision APTN (Aboriginal Peoples Television Network), cette veine de films est encore bien représentée. On notera en outre au festival la présence du documentaire *Trespassing*, que le réalisateur d'origine brésilienne Carlos Blumberg DeMenezes a mis dix ans à compléter et qui aborde la question du travail dans les mines d'uranium, celle des essais nucléaires et de l'enfouissement de déchets radioactifs dans une région des États-Unis désignée sous le nom de Four corners et habitée notamment par des communautés navajo et apache. Ce documentaire de deux heures à la facture assez classique, refusé dans un grand nombre de festivals aux États-Unis avant de gagner différents prix, en Europe

et au Mexique notamment, accuse ouvertement l'industrie nucléaire d'avoir traité les autochtones ni plus ni moins que comme du bétail qu'on envoie sciemment à l'abattoir (la quasi-totalité de ceux qui ont travaillé dans ces mines sont morts du cancer). Dans un tout autre registre, le très beau documentaire d'auteur *Riding With Ghosts*, de Joe Hubers et James Starkey, se penche sur la situation des Lakotas, peuple habitant le Dakota du Sud, et reconstruit d'après une étonnante déclinaison de témoignages la mémoire d'un des leurs mort dans des circonstances tragiques. La parole qui est donnée tour à tour à la mère endeuillée, au neveu désemparé, au meilleur ami en vient à composer le portrait

d'un personnage plus grand que nature, en même temps qu'elle permet de découvrir un autre portrait, sociologique celui-là, le profil saisissant d'une communauté en plein désarroi.

Mais la prise de parole – et le maniement des outils du cinéma – par les jeunes des communautés eux-mêmes semblent offrir une autre des voies possibles à la guérison. Le festival présente en ce sens une sélection de films réalisés dans le cadre de projets particuliers, notamment celui de Wapikoni mobile, initié par la réalisatrice-productrice Manon Barbeau. Ces courts métrages, qui comprennent aussi bien de petits films d'animation que des fictions traditionnelles ou des essais plus expérimentaux, sont souvent fort touchants, marqués par une grande sincérité et une absence complète de prétention. Les thèmes abordés renvoient tout naturellement à la situation de ces jeunes, à leurs difficultés comme à leurs rêves : le remords et la volonté de réparation dans le film d'animation *Windigo*, les liens avec les aînés dans *Le vieil homme et la rivière*, le choix d'un mode de vie approprié dans *Wabak*, la nostalgie d'une époque plus simple et plus vraie dans *Kokom déménage*, œuvre par ailleurs étonnamment contemplative, presque dénuée de dialogues ou de commentaires, et qui laisse parler les images, un peu dans l'esprit des films de Lucie Lambert. Le Festival présente également des courts métrages issus de « La course autour de la grande tortue », projet rendu possible grâce à Daniel Bertolino et aux productions Via le monde (en vue d'une diffusion sur APTN) : dix jeunes autochtones, après avoir reçu une formation sommaire de vidéaste, parcourent le Québec (la grande Tortue) et réalisent des reportages et de courtes animations. *Contre le barrage*, de Chanouk Newashish, expose le point de vue des Amérindiens sur la construction d'un barrage sur la Saint-Maurice et fait la preuve, une fois de plus, que la position des habitants d'un territoire pèse très peu dans la décision de l'aménager que prennent en haut lieu les fonctionnaires du gouvernement.

...Et offrir une vision authentique de l'histoire et de la réalité autochtones

Présence autochtone fait aussi de la place au cinéma de fiction, en présentant notamment l'adaptation pour la télévision d'une pièce de théâtre (*The Velvet Devil*) de la chanteuse

Andrea Ménard. Il s'agit d'une production « de qualité » tournée pour la télévision (CBC) et, peut-être en partie pour cette raison, l'histoire de cette femme autochtone des Prairies qui retourne chez elle après avoir connu la gloire à Toronto semble souffrir d'une réalisation quelque peu convenue, qui contraste en tout cas avec le naturel et la sincérité des autres films que nous avons eu l'occasion de voir. On y remarquera toutefois un travail d'adaptation de la scène à l'écran original et assez imaginaire, mais le traitement du thème autochtone apparaît particulièrement « folklorisant ». Beaucoup plus intéressante nous a semblé la production mexicaine *Erendira la indomable*, du réalisateur Juan Mora Catlett, qui raconte en langue originale purépecha et en espagnol la légende d'Erendira, jeune indigène qui aurait volé un cheval aux conquérants espagnols pour défendre son peuple. Sur un sujet somme toute assez proche, Mel Gibson a réalisé récemment un film (*Apocalypto*) qui emprunte au modèle hollywoodien l'essentiel de son imaginaire et de ses moyens de mise en scène; le cinéaste mexicain propose à l'inverse un univers tout à fait déstabilisant, dans lequel le spectateur de 2007, entre mal préparé, peu habitué qu'il est au rythme et à la forme des dialogues qui sont ici privilégiés. Les motivations des personnages paraissent souvent opaques et la construction proprement dite de l'intrigue parfois obscure, mais l'impression générale qui se dégage de l'expérience est d'assister à une œuvre qui plonge profondément ses racines dans un temps et un espace radicalement différents des nôtres, et non pas à une sorte de clone du cinéma de formule à peine « adapté » à la réalité mexicaine.

Mais peut-être que la production la plus fascinante du festival, de notre point de vue, provient du Mexique et de l'Amérique du Sud; elle relève de ce qu'on pourrait appeler le cinéma *ethnologique*. *Tzintzuntzan Semana Santa* de Pavel Rodriguez Guillén porte sur les célébrations qui entourent la fête de Pâques dans la petite ville de Tzintzuntzan, mélange fascinant de traditions autochtones ancestrales et de rituels catholiques filmés sans fioritures, dans un esprit et un style qui se rapprochent par plusieurs aspects – sans s'y confondre – du cinéma direct. On a tous déjà vu par ailleurs de ces films qui relatent, du point de vue de l'observateur anthropologue, les rituels religieux ou autres de quelque communauté d'Amazonie ou d'Afrique cen-



Erendira la indomable de Juan Mora Catlett, *Kokom déménage* de Evelyne S Papatie et Vince Papatie et *Tzintzuntzan Semana Santa* de Pavel Rodriguez Guillén

trale. Dans *Imbé Gikegu – The Scent of the Pequi Fruit*, les réalisateurs Takuma et Marica Kuikoro, plutôt que d'adopter ce regard surplombant et distancié sur leur objet, plongent littéralement au cœur du rituel en recomposant pour les bénéfices du film le mythe qui en est à la source. Il en résulte un mélange de fiction et de documentaire qui ne ressemble proprement à rien, un *document* au sens plein et fort du terme, qui distille en même temps qu'un étrange érotisme l'impression que les acteurs autochtones *vivent* plus qu'ils ne jouent le drame auquel nous assistons. Voilà le genre de bijoux qu'on n'aura certes pas la chance de voir ailleurs, et dont le Festival offre plus d'un exemple. ■